

La souffrance dans la pâque de Jésus

RICHARD BERGERON*

La pâque de Jésus. Cette expression ne désigne pas seulement sa mort et sa résurrection. La pâque de Jésus, c'est l'ensemble de son événement débouchant sur la résurrection. Pâque signifie passage. C'est tout au cours de sa vie que Jésus a accompli ce passage de ce monde au Père, des ténèbres à la lumière, du royaume des puissants au royaume de Dieu. Son passage sur la terre a été passage vers Dieu, en Dieu. Ce passage a été douloureux, difficile. Il s'est réalisé dans la souffrance. Jésus s'y est blessé mortellement. Cet article veut réfléchir sur la place et le sens de la souffrance dans la pâque de Jésus... et la nôtre.

Même si les évangiles ne sont pas des biographies de Jésus, ils sont pourtant fort intéressés par l'histoire de Jésus. Ils ne nous disent peut-être pas en détail qui Jésus a été et ce qu'il a accompli, mais il nous décrivent le genre d'homme qu'il a été et le genre d'actions qu'il a accomplies. Les évangiles nous présentent un portrait de Jésus, c'est-à-dire une version interprétée de son événement. Même s'ils sont un écho de la communauté primitive, les évangiles sont tout autant un écho de ce que Jésus a été.

En réponse à son appel reçu au baptême, Jésus décide de se «convertir», de changer de vie. Il quitte famille, amis, patrie, vie paisible pour descendre sur la place publique. Il se met à proclamer à travers la Galilée que le Règne de Dieu est proche, si proche qu'il est déjà présent. Non seulement sa proclamation annonce le Règne, mais elle le fait advenir. Dans la parole et les actes de Jésus, le Règne vient: «Cet homme qui est là» signifie «le Royaume vient». Il y a une coïncidence entre l'existence mortelle de Jésus et la venue du Règne. À mesure que Jésus s'en va, le Règne s'en vient.

* Professeur à la faculté de théologie de l'Université de Montréal.

L'emprise du Règne conduit Jésus vers les pauvres, les démunis, les laissés pour compte, les malades, les prostituées – ceux qui sont rejetés par les honnêtes gens au nom de leur intérêt et de leur peur, sinon au nom même de leurs vertus et de leur théologie. Ces maganés sont exclus de l'Alliance, ils sont sous la colère de Dieu, rejetés loin de sa face. Et pourtant, Jésus prétend qu'ils sont les premiers bénéficiaires du Royaume.

Jésus vit en mauvaise compagnie. Son accueil est sans condition et sans question. Il partage leur vie, leur insécurité, leur désarroi. Il pleure avec eux, a pitié d'eux, prend fait et cause pour eux. Il mange à leur table, indiquant ainsi qu'il les fait communier à sa vie sans réserve. Jésus entend leur donner le pardon de Dieu et sa sollicitude infinie. C'est au nom de son Dieu que Jésus prend le chemin des petits et des pauvres. Son attitude se présente comme une réponse à la volonté de Dieu.

C'en était trop. L'attitude de Jésus envers les maganés prenait le contrepied de la théologie officielle, mettait en cause la Loi et le système religieux et misait sur une image perverse de Dieu. Jésus était donc un faux prophète, un possédé, un blasphémateur. D'où l'opposition qui va se lever contre lui. Cette opposition va se durcir pour aboutir rapidement à l'éclatement final. Jésus doit disparaître: sa conception du Règne, son attitude face à la Loi, son accueil des maganés – tout cela met en péril les institutions les plus sacrées. Au nom du Dieu du judaïsme, au nom de la Loi, au nom de la sécurité nationale, Jésus doit disparaître.

Jésus ne recule pas devant ces oppositions et malversations. Il continue sa lutte pour la justice et la dignité humaine, son combat contre le mal sous toutes ses formes. Il sera dénoncé, vilipendé, traité de fou, d'ivrogne, d'ami des prostituées et des pécheurs, de possédé du démon. Jésus est un homme déshonoré, humilié, rejeté. Il sera terrassé par la souffrance intérieure, déchiré par le rejet du peuple et l'abandon du Père, et finalement mis à mort.

La mort de Jésus est le point culminant de sa carrière. Au niveau événementiel, la pâque de Jésus s'y termine. La mort est le point névralgique de cette traversée, de ce saut en Dieu. Son passage vers le Père s'est réalisé par sa descente vers les petites gens et les bas-fonds de l'humiliation. Sa montée vers Dieu s'est accomplie dans une descente aux enfers. Sa route a été douloureuse. C'est en toute liberté que Jésus a décidé d'aller porter la bonne nouvelle chez les pauvres et qu'il a assumé la souffrance inhérente à son choix. La blessure de Jésus n'est pas le fruit d'un hasard: elle est la conséquence directe de ses options libres. Cette souffrance était nécessaire, c'est-à-dire inévitable, compte tenu du péché de l'homme et de la sainteté de Dieu. Il fallait que le Fils de l'Homme souffrît...

LA SOUFFRANCE DE L'AMOUR

De la vie terrestre de Jésus, des éléments constitutifs de sa pâque historique, on peut dégager de nombreuses lectures, en termes dialectiques. Le Nouveau Testament en propose de très suggestives: «Lui, de riche qu'il était, il s'est fait pauvre afin de vous enrichir de sa pauvreté» (2 Co 8, 9); «Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort. C'est pourquoi Dieu l'a exalté» (Ph 2, 8); «Au lieu de la joie qui lui était proposée, il endura une croix dont il méprisa l'infamie» (He 12, 2); «Moi, le Maître et le Seigneur, je vous ai lavé les pieds» (Jn 13, 13). Qu'elles soient faites en termes de pauvreté-richesse, d'obéissance-exaltation, de joie-infamie, de service-autorité, toutes ces lectures révèlent, chacune, une dimension particulière de l'événement Jésus, qui est un événement pascal, c'est-à-dire passage de ce monde vers le Père.

Toutefois, aucune de ces symboliques ne touche le fond du mystère de la pâque de Jésus. Seul l'amour peut expliquer ce qui se passe sous les événements tragiques. La pâque de Jésus est un *grand acte d'amour*. Jésus a épousé la cause de l'amour libérateur. Cet amour se dit sous chaque événement de sa vie. Toute la vie de Jésus, son choix des disciples, sa commensalité avec les pécheurs, sa solidarité avec les maganés, ses luttes pour la justice, etc., ne sont que des expressions d'un amour gracieux qui se fait accueil, pardon, tendresse.

Jésus a aimé à en mourir. Son amour n'est pas sentiment vague, énergie universelle, amour général et abstrait. Il a aimé d'un amour historique qui dépasse la pulsion et la passion pour se faire action historique. C'est un amour engagé, un amour qui s'investit dans toutes les situations, un amour qui se fait tour à tour pitié et larmes, don et pardon, accueil et tendresse, provocation et colère, impatience et gémissement.

Jésus a choisi l'amour pour traverser la vie et pour aller à Dieu. L'amour est son chemin pascal. L'amour est la voie royale que Dieu prend pour venir vers nous, pour faire sa Pâque, c'est-à-dire, pour passer du ciel à la terre. Puisque 'Dieu nous a aimés le premier', l'amour est le pont qu'il jette entre le royaume des hommes et la demeure céleste. Il n'y a pas d'autre voie vers Dieu. S'il est vrai que tous les chemins mènent à Rome, il n'y a pourtant qu'une route vers Dieu: l'amour. Ni la pratique de la loi, ni la vertu, ni les bonnes actions, ni la religion, ni les techniques de méditation, ni aucun rituel ne peut, en soi, faire passer à Dieu. Seul l'amour peut accomplir notre pâque vers Dieu. Si Dieu était une chose, un principe ou une énergie, alors, oui, ces différentes instances pourraient éventuellement faire passer à Dieu. Mais Dieu est un être suprêmement personnel, tri-personnel. En tant que personne, il est l'Autre, le Tout-Autre. À tel enseigne qu'il n'y a que l'amour qui peut franchir les

barrières de l'altérité, pénétrer dans l'intimité de l'Autre, faire le passage vers le Tout-Autre.

Aussi, Jésus déclare qu'il n'y a qu'un seul commandement: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et ton prochain comme toi-même.» Ces deux commandements qui résument la Loi et les Prophètes n'en forment qu'un seul. L'amour de Dieu et l'amour du frère (et de l'ennemi) ne constituent qu'un seul mouvement d'amour. Mieux, l'amour du frère est le signe, le paradigme historique de l'amour de Dieu. «Si quelqu'un dit: 'J'aime Dieu' et qu'il hâisse son frère, c'est un menteur. En effet, celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas» (1 Jn 4, 20). Pour aimer Dieu, Jésus a pris le chemin de l'amour des hommes. Pour faire sa pâque vers Dieu, il a dû faire sa pâque vers les humains, faire le passage vers eux en comblant les distances, en abattant les murs de l'indifférence et de la haine et en luttant contre les injustices. Il est allé jusqu'au bout de son amour. Son amour l'a vidé, épuisé. «Ayant aimé les siens qui sont dans le monde, il les aima jusqu'à l'extrême» (Jn 13, 1).

Or, et c'est ici le point crucial de notre réflexion, l'amour est toujours souffrance. Pourquoi la souffrance dans la pâque de Jésus? Si l'amour est le chemin du passage, ce passage ne peut être que souffrant. La souffrance est le compagnon obligé de l'amour vrai. Aimer les autres, c'est souffrir pour eux, se sacrifier pour eux, se dépasser en réponse à leur appel. La souffrance est le lieu de l'amour. L'amour est toujours crucifié. «Il faut que le Fils de l'Homme meure...» Le Fils de l'Homme ne peut pas ne pas souffrir parce qu'il est consumé par l'amour. Sur la croix, le Christ est allé au bout de son amour; il ne s'est rien réservé pour lui-même; sa vie est un pain rompu. «La preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous alors que nous étions pécheurs» (Rm 5, 8). «Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis» (Jn 15, 13). À grand amour, grande souffrance. Jésus est homme de douleur parce qu'il est homme d'amour.

Puisqu'il en est ainsi, Jésus ne maudit pas sa souffrance; il l'accueille, il l'accepte, il l'aime. La souffrance de Jésus n'est pas une expiation, une punition, une vengeance. Elle est le fruit de l'amour et, en tant que tel, elle est aimable. Aimer aimer, c'est aimer souffrir. Refuser d'aimer, maudire la souffrance de l'amour, c'est ne pas accepter d'aimer; c'est perdre l'amour. Cet amour de la souffrance de l'amour n'est pas masochisme malsain. C'est le signe de l'authenticité de l'amour et de sa profondeur. «L'amour, écrit saint Paul de la Croix, est une forme d'union et il s'approprie les tourments du bien-aimé... L'amour se mêlant plus profondément à la souffrance et la souffrance à l'amour, il se fait un

mélange des deux tellement intime qu'on ne peut plus distinguer l'amour de la douleur ni la douleur de l'amour. C'est pourquoi l'ami qui aime se réjouit dans sa douleur et exulte dans son amour douloureux¹.»

Telle fut la souffrance de Jésus. Sa souffrance est le poids et le prix de son amour pour Dieu et pour les hommes. Elle est le creuset où l'amour purifie, arrache, suscite les dépassements. La souffrance est le lieu où Jésus s'accomplit comme Fils et serviteur obéissant. «Il apprit de ce qu'il souffrit l'obéissance» (He 5, 8). Celle-ci est la matrice où il est «rendu parfait» (He 5, 8) comme Messie (He 2, 10). «Il fallait, dira le Crucifié ressuscité, que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans la gloire» (Lc 24, 26). C'est en tant qu'elle est souffrance de l'amour que la souffrance de Jésus fait partie de sa pâque. La croix est l'expression ultime de l'amour de Dieu qui se donne et de l'amour de Jésus qui s'offre. Devant le caractère irréfragable de cet amour, tout homme qui parle d'amour est un menteur.

La souffrance de Jésus est la conséquence d'un amour libre; elle est le fruit d'un acte de liberté amoureuse. L'abandon des disciples, l'opposition des autorités, l'agonie de l'âme, la flagellation et la crucifixion – rien de cela n'est fortuit, fruit d'un hasard injuste. Les souffrances de Jésus proviennent de ses actions, de sa proclamation du Règne, de sa solidarité avec les maganés. Jésus n'a pas souffert passivement de la part de ses opposants. Sa souffrance ne lui est pas tombée dessus comme un destin cruel. Il assume la déchirure en prenant résolument le chemin de Jérusalem. Ses souffrances sont le fruit d'une liberté amoureuse qui veut inscrire dans l'histoire la justice eschatologique de Dieu. La croix de Jésus est le point culminant de la souffrance pascale; elle constitue le point d'arrivée de sa descente aux enfers et de l'exaltation dans la gloire. Le passage vers le Père passe par la descente aux enfers.

Il faut se garder de détacher la souffrance et la mort de Jésus des circonstances historiques qui ont provoqué cette souffrance. Si on agissait ainsi, on risquerait de faire de la souffrance elle-même un symbole. C'est la souffrance pour une cause et non la douleur en elle-même qui fait partie de la Pâque historique. Isolée des circonstances historiques qui l'ont provoquée, la souffrance de Jésus deviendrait le prototype des masses souffrantes; elle serait une légitimation déguisée des abus sociaux et elle perdrait, en définitive, son pouvoir critique et sa force libératrice. On risquerait alors de développer une fausse mystique de la souffrance

¹ *Liturgie des heures*, t. 4. Office des Lectures. Paris, Cerf, 1980, p. 1089.

dans l'intérêt de ceux qui provoquent la souffrance. Les puissants de ce monde et de l'Église pourraient l'utiliser comme opium du peuple et comme moyen de sujétion. Un tel usage serait un blasphème contre Dieu et un crime contre l'humanité.

On peut donc dire que la signification rédemptrice et ultimement libératrice de la souffrance réside précisément dans la souffrance qu'un homme prend sur lui en toute liberté en assumant sa responsabilité dans la lutte pour vaincre la souffrance. Telle est la souffrance de Jésus. La voie de libération accomplie par Jésus, écrit Schillebeeckx, «c'est la souffrance comprise comme conséquence d'un sacrifice absolu pour la justice et comme protestation contre l'injustice. Dans le Nouveau Testament, la souffrance est vue comme les douleurs d'enfantement d'une nouvelle ère de vraie paix et de véritable justice (Mc 13, 8; Mt 24, 8; Ps 8)²». La souffrance est vaincue par la souffrance, les blessures sont guéries par les blessures. Aussi fallait-il un serviteur souffrant pour opérer la grande guérison.

LA SOUFFRANCE DANS NOTRE PÂQUE

La pâque de Jésus n'est pas terminée; elle se prolonge en nous et ne sera définitivement accomplie que lorsque tous les membres de son Corps auront réintégré l'intimité divine. Chaque disciple doit reprendre le chemin du Maître; en chacun, le Christ doit achever sa pâque. Suivre Jésus, c'est entrer dans la souffrance de sa pâque. Suivre Jésus, c'est «prendre sa croix». L'appel à le suivre est l'exigence de l'heure eschatologique et en tant que tel, cet appel est une mise à l'épreuve et un appel à souffrir.

Mais de quelle souffrance s'agit-il? Non pas d'une souffrance liée à l'existence naturelle (fléaux, cataclysmes, maladies) et sociale (guerres, injustices): c'est une souffrance liée au fait d'être chrétien. Cette souffrance vient de ce que la façon chrétienne d'être au monde est en contradiction avec le modèle d'existence proposée par ce monde pécheur, de ce que la vie selon l'Esprit de Jésus est en opposition avec la vie selon la chair. Ce conflit inscrit dans la vie du disciple des ruptures souffrantes et des choix douloureux. C'est ainsi que la souffrance libératrice du crucifié se prolonge dans l'histoire des chrétiens. Chaque chrétien est appelé à entrer dans ce mystère de la souffrance du Christ et à y prendre part. Souffrir avec le Christ pour être glorifié avec lui.

² *The Christ. The Experience of Jesus as Lord*. New York, Seabury Press, 1980, p. 696.

Le point culminant de cette communion à la souffrance du Christ se réalise ou bien dans le mariage mystique ou bien dans le martyre qui sont les deux cris d'amour absolu entraînant une souffrance qui aspire à la mort pour être avec le Bien-aimé ou qui conduit à la mort dans le martyre. Cette souffrance mortelle est le creuset purificateur dans lequel le disciple termine son voyage pascal – car seul les cœurs purs verront Dieu.

Se consommant dans l'étreinte mystique amoureuse ou dans le sang versé, la souffrance du chrétien peut prendre une autre forme liée cette fois-ci à l'apostolat. Saint Paul est le prototype de cette forme de souffrance. Dans la controverse sur la légitimité de son apostolat, Paul renvoie aux souffrances intérieures et aux tribulations extérieures auxquelles son ministère l'a conduit (1 Co 4, 11-12; 2 Co 6, 4-5; 11, 23-33). Paul porte dans son corps les souffrances de Jésus (2 Co 4, 10). «Ainsi la mort fait son œuvre en nous, écrit-il, et la vie en vous» (2 Co 4, 12). Accomplissant la mission reçue du Christ, il est meurtri d'une blessure semblable à la sienne. Mais rien, ni persécution, ni service, ni déchirement intérieur ne peut le séparer de l'amour de Jésus. S'il souffre, c'est par amour. Il ne s'agit pas d'une souffrance qu'il se serait imposée par ascèse en vue de communier à la mort de Jésus, ni de la souffrance liée au fait d'être chrétien. Il s'agit des souffrances de l'apostolat et de la croix du témoin de Jésus dans un monde qui refuse le langage de la croix. C'est dans sa faiblesse et sa déchirure que se manifeste la vie du Ressuscité.

À côté de cette souffrance active liée à la suite du Crucifié-ressuscité, il y a aussi la souffrance passive liée à l'existence naturelle et sociale, souffrance qui s'abat sur chacun comme un destin inévitable. Maladie, guerre, injustice, angoisse, accidents sont autant de formes de cette souffrance passive. En soi, ces souffrances ne sont pas des souffrances pascales. Loin d'être libératrices, elles sont destructrices de l'humain. Ce sont des ennemis à combattre. Toutefois, ces souffrances elles-mêmes sont appelées à être intégrées dans notre pâque. Mais à quelle condition? À condition de se transformer en souffrance active. Et cela se réalise en dépassant la révolte stérile et la résignation défaitiste, en assumant dans la liberté intérieure le sort qui fond sur nous et en luttant contre toute forme de souffrance, c'est-à-dire en plaçant sa douleur devant l'homme de douleur. Dans cette confrontation, le croyant qui souffre reçoit soulagement et courage. La souffrance peut devenir alors le lieu du plus grand dépassement de la liberté.

Cette contemplation du crucifié n'est ni dolorisme, ni justification de la souffrance, ni oppression du peuple meurtri. Le crucifié n'est pas un

résigné exemplaire. Il est le Fils qui dans son amour a pris la forme d'esclave et est descendu aux enfers. L'opprimé qui le contemple découvre qu'il est lui-même autre chose que ce que l'injustice, le malheur et la souffrance ont fait de lui. Il trouve une identité dans la communion à la croix du Christ. Et cette irréfutable expérience d'identité est le fondement d'une protestation radicale contre toute forme d'injustices et de souffrances subies; elle cache un potentiel insoupçonné de dépassement personnel et de dévouement en faveur des mal pris.

Quand la souffrance passive est mise sur la voie de la communion à la mission de Jésus, elle participe de la souffrance active de cette mission. Étant introduite dans le mouvement pascal de Jésus, la souffrance peut alors déployer sa force libératrice, puisqu'elle est une plongée dans l'amour du Christ et des opprimés sur qui le Christ a tracé les traits de son visage. Ainsi, la souffrance liée au destin devient souffrance active, c'est-à-dire souffrance de l'amour pour les êtres broyés par l'injustice et le malheur.

En contemplant le Crucifié, la personne meurtrie découvre, dans la foi, la souffrance de Dieu; elle est entraînée dans la souffrance messianique de Dieu en Jésus. «Elle est appelée, comme l'écrit Bonhoeffer, à souffrir avec Dieu de la souffrance que le monde inflige à Dieu³.» Toute souffrance, confrontée à la croix de Jésus, peut devenir participation à la souffrance de Dieu dans le monde. Dieu souffre pour son peuple, il souffre de la souffrance infligée aux humains, qui sont sa propre image. Dans son amour, Dieu est affecté par la souffrance humaine. S'il n'y avait pas de souffrir en Dieu, Dieu ne serait pas Amour. ■

³ *Résistance et soumission*. Paris, Éditions Labor et Fides, 1963, p. 166.

Le don de Dieu à l'homme

C'est quand on regarde l'homme - non l'homme abstrait, mais l'homme concret qui souffre de la faim, le paysan sans terre, l'ouvrier sans travail - qu'on comprend ce qu'est le péché. Et c'est alors aussi qu'on comprend le don de Dieu à l'homme: la résurrection!

Dieu veut donner à l'homme la résurrection du Christ: une gloire, une dignité sans égales. Car Dieu est Dieu de vie et non de mort...

Mgr ROMERO